

L'américanité du roman québécois

Paul-André Bourque

Volume 8, Number 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500354ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500354ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourque, P.-A. (1975). L'américanité du roman québécois. *Études littéraires*, 8(1), 9–19. <https://doi.org/10.7202/500354ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'AMÉRICANITÉ DU ROMAN QUÉBÉCOIS ¹

paul-andré bourque

C'est sous le titre un peu prétentieux de *l'Américanité du roman québécois* que je veux livrer ici quelques réflexions générales qui veulent cerner dans ses grandes lignes le nœud d'une problématique relativement neuve à laquelle un trop petit nombre de chercheurs a consacré ses énergies depuis une dizaine d'années : en quoi la littérature québécoise est-elle américaine ?

Le problème n'est pas simple puisqu'il suppose, *a priori*, que l'on connaît le contenu des deux épithètes en présence, américaine et québécoise. Si l'on réduit la notion d'américanité à son contenu états-unien, arbitrairement et provisoirement, le problème se trouve simplifié à demi. L'autre moitié de notre hypothèse demeure encore indéfinie.

Successivement, et parfois simultanément, dite de Nouvelle-France, française du Canada, française d'Amérique, canadienne, canadienne-française, canadienne d'expression française, québécoise et récemment kébécoise, la littérature d'ici, sous ces diverses appellations, évolue et, trop souvent, oscille entre une dénomination coloniale et une autonomie encore à conquérir. Le fort courant de nationalisme, à la fois culturel et politique, qui imprègne la littérature du Québec d'aujourd'hui témoigne également de la recherche de l'unicité de l'homme d'ici, de sa culture et de sa littérature.

Celle-ci a été l'objet, depuis longtemps, d'études sérieuses qui ont eu pour but principal d'inventorier, d'analyser et surtout de mieux comprendre le patrimoine culturel et linguistique, et de répertorier les œuvres littéraires.

¹ L'essentiel de cet article fut communiqué le 17 août 1973 devant les membres de l'Association internationale de littérature comparée, réunis en VII^e Congrès, à Ottawa, Canada.

Ce premier temps de la recherche littéraire étant acquis, les chercheurs comparatistes québécois et étrangers tentent maintenant de préciser les termes des rapports qu'a entretenus et entretient encore la littérature québécoise avec la littérature-mère de France, les littératures-sœurs de la Francophonie, les cousines des Amériques et celles de la grande communauté mondiale des littératures.

En dépit des travaux remarquables de MM. Roland Bourneuf. *Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes*, Paul Wyczynski. *Émile Nelligan, sources et originalités de son œuvre*, Maximilien Laroche. *Le Miracle et la Métamorphose : Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti*, Ronald Sutherland. *Second Image, Comparative Studies in Québec / Canadian Literatures*, Jack Warwick. *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française* et de plusieurs articles dont nous ne pouvons rendre compte, ici, le domaine de la recherche en littératures comparées demeure encore relativement inexploré, notamment en ce qui a trait aux rapports littéraires entre le Québec et les États-Unis.

C'est donc à titre indicatif que nous livrons nos interrogations sur le problème de l'américanité du roman québécois, espérant qu'elles pourront être utiles à d'éventuels chercheurs, étonnés, comme nous, de l'important coefficient d'américanité de la vie québécoise et de la difficulté éprouvée à déterminer la teneur de ce coefficient en termes exacts.

Vers 1960, le romancier Robert Charbonneau déclarait sans ambages :

« Les États-Unis jouent, que nous le voulions ou non, un rôle de premier plan dans nos vies. Même pour les Canadiens français, la métropole de l'Amérique, la métropole culturelle, c'est New York. Nous y allons au théâtre, nous en recevons des livres, des revues, des films. D'ailleurs, ce n'est plus uniquement sur nous que les Américains exercent leur influence : Sartre doit à Dos Passos la technique des *Chemins de la liberté* et plusieurs des meilleurs écrivains français d'après-guerre sont à la remorque des maîtres américains. C'est que William Faulkner, Eugène O'Neil, Ernest Hemingway sont les grands écrivains de notre temps. »²

² Charbonneau, Robert, Témoignage dans : *Le Roman canadien-français*, Archives des lettres canadiennes-françaises, tome III, 2^e édition, Montréal, Fides, 1971, p. 335.

Tout exclusif qu'il puisse paraître, quand il est cité hors contexte, ce commentaire témoigne de la polarisation américaine de la culture québécoise, surtout si l'on tient compte de l'impressionnante « invasion » américaine de la programmation télévisuelle et radiophonique quotidiennes, en direct, en différé ou en traduction. Mais il n'évalue en rien l'apport américain à l'évolution de la culture d'ici.

La proximité des États-Unis et le rayonnement de sa culture sont tels qu'est née, vers 1967, l'expression « presque Amérique » pour désigner avec un certain bonheur l'ambivalence, la dualité de la culture québécoise et de sa littérature, dualité que le Père Ernest Gagnon traduisait comme suit dans son livre *L'Homme d'ici* :

« Nous sommes Français d'Amérique. Français d'Amérique : un esprit et un corps. Cet esprit, transmis à un moment heureux d'équilibre et de vigueur. Mais cette pensée venait, ici, assumer un corps qui ne l'était guère : pays nordique aux lointains inaccessibles, où vastes forêts, vastes plaines, vastes mers intérieures ignorent l'homme et le fixent aux croisées mystérieuses de distances contraires. »³

Si le Père Gagnon, comme le fait remarquer M. Maximilien Laroche dans son article intitulé *La conscience américaine de la nouvelle poésie québécoise*⁴, fait du Québécois un Français et évite la réduction de l'Amérique à la seule saxonité, il limite tout de même la pensée québécoise à sa seule source française.

**« Nous avons une âme française
dans une chair américaine »**

dit Marie-Claire Blais, récipiendaire du Prix Médicis 1966, romancière québécoise qui, en neuf années d'exil volontaire aux États-Unis, (de 1962 à 1971) a donné au public québécois, français et américain, la majeure partie, sinon la meilleure, d'une œuvre écrite avec la chair et l'esprit.

³ Gagnon, Ernest, *L'Homme d'ici*, Collection Constantes, Montréal, HMH, 1963, p. 157.

⁴ Laroche, Maximilien, *La conscience américaine de la nouvelle poésie québécoise*, dans *Littérature canadienne*, Cahiers de Ste-Marie, n° 1, Montréal, 1968, p. 75.

Cette rare symbiose de la France et de l'Amérique donne parfois naissance, cependant, à des hybrides bizarres. C'est ainsi que Robert (Bob-Charley-Boy) Charlebois adaptera le poème *Sensation* d'Arthur Rimbaud à un rythme typiquement américain, le « blues western »... Presqu'Amérique ou Presque-France ?

Presqu'Amérique, pour Robert Charlebois qui dans sa *Complainte de Presqu'Amérique*⁵ laisse peu d'espoir à ceux qui se battent pour la survivance du fait français en Amérique.

L'assimilation culturelle par l'Amérique est un danger que Robert Charlebois sait percevoir, mais sa *Complainte* se veut

⁵ *COMPLAINTE DE PRESQU'AMÉRIQUE* de Robert Charlebois.

Dans ma ville grise de Presqu'Amérique je m'ennuie
 le vent me dégrise, il fait froid sous la pluie
 Mais dans ce pays même pour s'ennuyer
 Il faut s'habiller
 Comme c'est ennuyant de ne pas pouvoir
 Comme les papous noirs
 S'ennuyer sans bottes de pluie
 S'ennuyer sans manteau de pluie
 S'ennuyer sans bottes de neige
 S'ennuyer sans manteau de neige
 Et pouvoir tout nu crier à la terre
 Qu'on n'est ni de France ni d'Angleterre
 Et que nos indiens travaillent en usine
 Un pouce et demi
 En haut des États-Unis

Dans ma ville grise de Presqu'Amérique je m'endors
 Sous le vent du Nord
 Engourdi je m'enlise
 Demain si la mort ne m'abrille pas je ferai ma valise
 Et je crierai : Please take me to Broadway or Carnaby Street
 Please let me in
 I need to swing
 I want to see what's happening
 Let me cool before I freeze
 The in-crowd is for fun and peace
 Peace, Peace, Peace.

Quand je reviendrai par l'autre chemin
 Vous serez Anglais ou Américains
 Ou vous serez morts pour deux pas de folklore
 Un pouce et demi
 En haut des États-Unis.

⁵ Dans : *PRESQU'AMÉRIQUE*, vol. 1, n° 5, mars 1972, p. 28.

davantage un avertissement qu'un constat de décès de la culture québécoise. Robert Charlebois, comme tant d'autres artistes du Québec, est fasciné par le rythme de l'Amérique. Comme l'a fait remarquer M. Naïm Kattan, dans la préface de son livre *Écrivains des Amériques* :

« Vivre au Canada c'est se trouver dans un poste d'observation exemplaire, dans une situation privilégiée pour suivre la vie de l'esprit et des mœurs aux États-Unis. Nous nous trouvons plongés nous-mêmes dans la réalité américaine... »

« ... mais nous en sommes aussi détachés par un acte de volonté que l'on peut affirmer de temps en temps, par intermittence, acte de volonté qui fait écho à la voix de ce peuple qui ne sait pas mourir. »⁶

Sébastien, personnage-narrateur du roman de Wilfrid Lemoyne *Le Funambule*⁷, exprime avec ironie ce détachement intermittent dont parle N. Kattan. A la recherche de son identité, Sébastien vivra sous nos yeux le lent processus de la « conscientisation » socio-politique. C'est donc, pour employer ses termes, « un faux-Français citoyen de sa Majesté britannique » qui nous livre ses réflexions sur le Canada et les États-Unis depuis son poste d'observation, dans les montagnes de l'Estrie :

« — C'est la frontière...

ils ont tranché le continent en deux, d'un seul coup de tête, comme un gigantesque gâteau, vlan ! de l'Atlantique au Pacifique, à nous le Pôle Nord et le Père Noël, à eux le soleil et les plages. Moi (...) ça pourrait me faire croire au patriotisme, ces forêts à perte de vue, surtout ici où on voit notre fil impossible toucher la grande illusion du Sud. Car si le rêve est au Nord, au Sud il y a l'illusion de la puissance avec son conformisme, sa brutalité, son infernale bonne conscience. »⁷

C'est encore de ce « détachement volontaire » qu'il s'agit lorsque, dans le *Cœur de la Baleine Bleue* de Jacques Poulin, Léon, personnage-narrateur, dit :

⁶ Kattan, Naïm, *Écrivains des Amériques*, tome I, les États-Unis, Montréal, HMH, 1972. Préface, p. 10.

⁷ Lemoyne, Wilfrid, *Le Funambule*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1967, pp. 35-36.

« Je ne suis pas américain dans le sens d'avoir au cœur l'espoir fou qu'on peut tout avoir par la force »⁸

Si plusieurs de nos écrivains québécois adoptent, face à l'Amérique, une attitude critique, souvent fort sévère, et établissent la distanciation nécessaire à la sauvegarde de leur identité nationale et au maintien d'un ensemble de valeurs morales qu'ils croient légitimes, ils ressemblent fort, en cela, à une pléiade d'écrivains américains par lesquels ils sont probablement eux-mêmes influencés.

Qui, parmi les écrivains modernes, a pu dénoncer plus violemment l'Amérique qu'Allen Ginsberg (*Howl*), William Burroughs (*Naked Lunch*), Henry Miller, Hubert Selby Jr., Norman Mailer, Edward Albee. Tous réproouvent avec violence les principaux travers de la société américaine dont, notamment, la violence. Nos poètes, qu'il s'agisse de Michèle Lalonde (*Panneau-Réclame*) ou (*Speak white*)⁹ ou de Paul Chamberland, (*L'Afficheur hurle*)¹⁰, n'ont rien à envier à Ginsberg. Yves Thériault (*Si la Bombe m'était contée*)¹¹ et Marie-Claire Blais (*David Sterne*)¹² rejoignent, entre autres, Norman Mailer (*The Presidential Papers, An American Dream*)¹³ dans la dénonciation du totalitarisme militariste. On constate assez aisément la parenté entre écrivains américains et québécois quant aux torts de cette Amérique jeune et pleine de promesses ; mais la dénonciation, même violente, laisse toujours place à l'espoir, au terrible idéalisme de l'Amérique.

⁸ Poulain, Jacques, *Le Cœur de la Baleine Bleue*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 62.

⁹ Lalonde, Michèle, *Speak white*, Publié dans la revue *Socialisme* 68, Montréal, octobre-novembre-décembre, n° 15, p. 19. Montréal, éd. de l'Hexagone, 1974.

Lalonde, Michèle, *Panneau-Réclame*, Texte dit lors de la *Nuit de la poésie*, 27 mars 1970, au théâtre Gesù, Montréal. Cf. *La nuit de la poésie*, film produit par l'Office National du Film (O.N.F.) du Canada, Montréal, 1970. 111 min. — son — couleur — 16 mm. Réalisation et montage par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse.

¹⁰ Chamberland, Paul, *L'Afficheur hurle*, Montréal, Éditions Parti-Pris, 1965, 78 p.

¹¹ Thériault, Yves, *Si la Bombe m'était contée*, Montréal, Éditions du Jour, 1962.

¹² Blais, Marie-Claire, *David Sterne*, Montréal, Éditions du Jour, 1966.

¹³ Mailer, Norman, *An American Dream*, N.Y., Dell Publishing Co., 1964.

Il faut toutefois reconnaître que l'américanité de la littérature québécoise ne réside pas uniquement dans la perception qu'ont des États-Unis les écrivains québécois, pas davantage que dans l'« american way of life », à la québécoise.

L'américanité de la littérature québécoise, ce pourrait être, en quelque sorte, cette zone grise de l'inconscient collectif dans laquelle on retrouve une « mythologie », des valeurs « archétypales » et une symbolique communes aux deux cultures, une imagerie, en somme, de même qu'un ensemble de phénomènes historiques, linguistiques et sociaux ayant leur correspondant dans l'autre civilisation ; en fait, une conception continentale de l'homme et de son destin, de ses attitudes fondamentales qui font que tel ou tel geste dont on dit qu'il est asiatique, africain, européen ou américain, pourrait servir à mesurer le degré d'américanité de la littérature québécoise.

Le caractère américain de la littérature québécoise relève de l'inconscient comme le révèle partiellement l'anecdote suivante : Marie-Claire Blais porte chez Gallimard un manuscrit intitulé *Mareuke*¹⁴. C'est un long poème, encore inédit, qu'elle a écrit avant son premier roman. La critique qu'elle reçoit de Jean Paulhan est révélatrice : « C'est un très beau poème, lui dit-il. De quel auteur américain l'avez-vous traduit ? » Et Marie-Claire Blais de commenter plus tard : « C'est mal nous connaître ».

Peut-être était-elle la seule à avoir tort, car il est difficile pour quiconque vit quotidiennement au rythme de l'Amérique d'identifier ce qui la constitue. Cependant, le comparatiste qui s'intéresse à ces littératures, constate rapidement que les thèmes de la « frontière » en littérature américaine et celui de « l'appel du Nord » en littérature québécoise sont plus que simplement apparentés et qu'à l'intérieur de ces thèmes, il retrouve tout à la fois, dans les deux littératures en cause, un respect distant qui tient au caractère sacré du temps et de l'espace vierge et un besoin urgent de profaner ce même

¹⁴ Blais, Marie-Claire, dans *Châtelaine*, juin 1972, p. 94.

espace, d'en dépasser les limites connues pour prendre possession, physique et morale, des espaces explorés. Les romans de Hemingway *The Old Man and the Sea* et *Agaguk* d'Yves Thériault constituent, à cet égard, des cas-types. Ce rapprochement est d'autant plus invitant que l'on peut considérer l'ensemble de la production « thériausienne » comme profondément américaine. M. Rénaud Bérubé écrivait d'ailleurs à ce propos que Thériault « est peut-être le plus nord-américain de nos auteurs »¹⁵, faisant allusion au « jansénisme »¹⁶ fondamental que ses héros tentent de liquider par des gestes héroïques.

Si j'ai choisi, à titre d'exemple, de rapprocher Ernest Hemingway et Yves Thériault, c'est surtout en raison de leurs perceptions identiques des espaces immenses parcourus par leurs protagonistes aux prises avec les éléments de la nature, élevés au rang totémique. Les animaux merveilleux que chassent les héros « thériausiens » et « hemingwayens » représentent, selon un mode de perception manichéen, l'homme et son double. Pour Hemingway et Thériault, l'homme est à la fois ange et démon, tout comme son double, l'animal totémique ; l'homme est à la fois « matador et crucifié », pour reprendre l'expression de Melvin Backman. Le grand poisson, analogue de Moby Dick, que poursuit Santiago, trouve son correspondant chez Thériault dans le Grand Loup Blanc d'*Agaguk*¹⁷, poisson et loup incarnant la pureté recherchée, instruments privilégiés d'un rituel initiatique qui permettra au vieillard, à l'homme déchu (Santiago) et au meurtrier (Agaguk) de réintégrer le Paradis perdu, de devenir le nouvel Adam, le premier de tous les hommes, le puissant.

L'œuvre des Thériault et Hemingway abonde en personnages masculins en quête de leur virilité par des actions héroïques. Fait intéressant à souligner, tous deux ont recours à l'écriture elliptique et aux techniques cinématographiques :

¹⁵ Bérubé, Rénaud, *Les temps du Carcajou*, dans *Livres et auteurs canadiens 1966*, Montréal, Édition Jumonville, 1967, p. 33.

¹⁶ Sans vouloir corriger la pensée de M. Bérubé sur ce point, nous croyons qu'il vaudrait mieux parler, ici, d'une tendance calviniste que la morale catholique a prise au Québec, aux XVIII^e et au XIX^e siècles. Mais cela demeure encore à démontrer.

¹⁷ Thériault, Yves, *Agaguk*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1961.

panorama, travelling, gros-plans, plongées et contre-plongées, etc. pour décrire à la manière behavioriste l'élan héroïque, le geste sportif. Les héros de Thériault et de Hemingway souffrent, de plus, de forts complexes de castration, obsédés par une impuissance sexuelle dérivée d'une conception « janséniste » ou « puritaine », ou plus simplement « calviniste » de la femme « angel-witch and demon-nun »¹⁸.

On pourrait étudier, ici, à la lumière du « puritanisme » et du « jansénisme » mis en parallèle (Balzac n'écrivait-il pas dans le *Médecin de Campagne* que « Les Jansénistes de Nouvelle-France (n'étaient que) des puritains catholiques »), les visions qu'ont de la famille nord-américaine un William Faulkner et une Marie-Claire Blais, et l'accent qu'ils mettent sur son caractère matriarcal ; C. G. Jung reconnaissait dans *les Métamorphoses de l'âme et ses Symboles* que :

« le complexe maternel est très fréquent en Amérique, il est très accentué tant à cause de la forte prédominance de l'influence maternelle qu'à cause de la situation faite d'ordinaire à la femme. »¹⁹

On comparerait ainsi les comportements des Caroline Bascomb Compson (*The Sound and the Fury*) et de Grand-Mère Antoinette (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*) et les rôles qu'elles jouent au sein du microcosme familial ; après avoir dépouillé le père de ses responsabilités et l'avoir nettement évincé (Jason Compson et le Père d'*Une saison* se sont tous deux retirés dans le silence de l'alcool), elles président aux destinées des enfants qui, sous leur férule, se suicident (Quentin Compson et Léopold), se prostituent (Caddy et Héloïse) ou deviennent voleurs (Jason et le Septième).

William Faulkner et Marie-Claire Blais créent tous deux des mystiques de la sexualité. Qu'il me suffise de rapprocher les Temple Drake et Nancy Mannigoe de *Sanctuary* et *Requiem for a Nun* et les mystiques « blaisiens » que sont l'Héloïse d'*Une Saison dans la Vie d'Emmanuel*, la naïve prostituée qui

¹⁸ Expression tirée du titre d'un article de Naomi Jackson : « Faulkner's Woman : Demon-nun and Angel-witch » dans *Ball State University Forum*, VIII (Winter 1967, p. 12).

¹⁹ Jung, Karl Gustav, *Les Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Genève, Georg, 1953, p. 317.

confond ses ardeurs mystiques et ses extases sexuelles, et Sébastien de *Le Loup* dont les amours homosexuelles ont valeur rédemptrice.

Il faudrait analyser plus longuement que nous n'en avons le loisir, ici, la fascination que ces deux romanciers éprouvent face au temps et à la surprésence du passé, étudier leur conception de l'histoire qui nous a donné le Yoknapatawpha County et l'univers de Pauline Archange, univers qui, s'il faut en croire l'auteur, sera, un peu à l'instar du canton mythique faulknérien, peuplé de plus de mille personnages dont quelques centaines vivent dans les trois fragments déjà parus (*Les Manuscrits de Pauline Archange, Vivre, Vivre!* et *les Apparences*), tout comme il faudrait étudier jusqu'à quel point ces immenses familles correspondent au besoin qu'éprouvent les littératures nord-américaines de se doter d'épopées.

Il faudrait décrire encore le parallélisme évident que l'on découvre entre le *Catcher in the Rye* de Salinger et le *Jimmy* de Jacques Poulin et greffer autour de ces œuvres marquantes des dizaines de romans tant québécois qu'américains qui proposent des héros-enfants dont l'attitude de refus du monde des adultes et le désir de permanence dans l'enfance illustrent ce qu'on a convenu d'appeler «la difficile adolescence de l'Amérique». On cernerait ainsi de plus près l'américanité du roman québécois.

Tant de parallèles restent à créer, tant de comparaisons sont à établir : l'influence de Henry Miller, par exemple, sur l'élaboration de l'œuvre romanesque de Victor-Lévy Beaulieu ; celle de Faulkner sur l'écriture de André Major, notamment dans *l'Épouvantail*. Les rapports entre les écrivains de la *Beat Generation* et l'influence de William Burroughs sur le développement d'une littérature «underground» dont un prototype serait *l'Embarke mon amour c'est pas une joke* de Pierre Léger, dit Pierrot le Fou²⁰. Ce ne sont là, encore une fois, que quelques pistes de recherche.

La notion d'américanité, comme celle de québécoité, d'ailleurs, n'a été jusqu'à maintenant définie que par la négative

²⁰ Léger, Pierre, *Embarke mon amour c'est pas une joke*, Montréal, Éditions Mainmise, 1972, p. 206.

ou par des approximations. On peut facilement intuitionner le contenu de ces concepts, mais on ne pourra véritablement connaître le degré d'américanisation de la culture québécoise et le coefficient d'américanité des lettres québécoises que lorsqu'un grand nombre d'études du type de celles que nous avons proposées, ici, auront été menées à terme.

Alors pourrions-nous définir clairement ces termes et mieux connaître une composante importante de notre culture et de nos lettres.

Université Laval

BIBLIOGRAPHIE

Nous donnons ici une liste partielle des principaux ouvrages et articles écrits sur les rapports littéraires entre le Québec, l'Europe, le Canada et les États-Unis.

- Bourneuf, Roland, *Saint-Denis Garneau et ses lectures européennes*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Vie des lettres canadiennes, 1970, 336p.
- Dorsinville, Max, *La Négritude et la littérature québécoise*, dans *Canadian Literature*, n° 42, Autumn 1969, pp. 26-36.
- Grandpré, Pierre de, *La Question des influences*, dans les *Lettres nouvelles*, (Écrivains du Canada), déc. 1966, janvier 1967, pp. 109-116.
- Kattan, Naim, *La littérature canadienne-française et l'Amérique du Nord*, dans *Nouveau-Monde*, juin-juillet 1970, pp. 32-34.
- Languirand, Jacques, *Le Québec et l'américanité*, Essai publié à la suite de *Klondyke*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1971.
- Laroche, Maximilien, *Le Miracle et la Métamorphose: Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti*, Montréal, Éditions du Jour, coll. Littérature du Jour, n° Y-2, 1970.
- Pilon, Jean-Guy, *Une réalité issue de l'Amérique*, dans le *Devoir*, le 31 octobre 1967.
- Préfontaine, Yves, *L'Amérique, kaléidoscope de cultures*, dans *Québec aujourd'hui*, 1^{re} année, n° 2, oct. 1954, pp. 14-20.
- Sutherland, Ronald, *Second Image, Comparative Studies in Quebec / Canadian Literatures*, Toronto, New Press, 1971, 189 p.
- Têtu, Michel, *Jacques Godbout ou l'expression québécoise de l'américanité, dans Livres et auteurs québécois 1970*, Montréal, Édition Jumonville, 1970, pp. 270-279.
- Warwick, Jack, *L'appel du nord dans la littérature canadienne-française*, Traduction par Jean Simard (essai). Éditions Hurtubise/HMH, Coll. Constantes, vol. 30, 1972, 249 p.
- Wyczynski, Paul, *Émile Nelligan, sources et originalité de son œuvre*, Ottawa, Édition de l'Université d'Ottawa, 1960, 349 p.